

FAUT PAS PENSER

*Au front. — Deux troupiers parlent
bas, le soir.*

- Écoute un mot.
- Va.
- Tu me chagrines.
- La cause ?
- Tu « t'en fais ». Si. Tu penses.
- Possible.
- A quoi ?
- A tout...
- Faut pas.
- A rien...
- Faut pas.
- Au pays.
- Faut pas... Distinguo. Pardon. Auquel ?
- Tu dis ?
- Tu me comprends. Fais pas le rêveur. Auquel de pays tu penses ? Au grand ? Si c'est celui-là, en bloc, qui s'appelle la France, tu

peux. A tout' coup l'on gagne. Mais si c'est le petit...

— Y a un peu du petit.

— V'là ce que j'avais crainte ! Le p'tit pays... ton village, la cabane, les vieux...

— Ben oui, des fois, je pense à la mère.

— Faut pas.

— Oh !

— Mais non. T'as qu'une mère à c't'heure, une grand'mère, la plus vieille, la plus vénérable, c'est cette patrie... qu'on se bat pour elle.

— Mais mon autre ? ma vraie ?

— C'est la patrie, que je m'esquinte à te dire. C'est celle-là la vraie, d'abord. Ta maman de ville, en robe et en bonne figure, c'est du fameux aussi, mais ça ne vient qu'après. Tu la retrouveras celle-là, à n's'évadera point. Tandis que l'autre, si tu ne fais pas grande attention, elle périra... Et à qui penses-tu encore ? A ta femme que j'imagine ?

— Aussi.

— Faut pas.

— A mon garçon.

— Non plus. C'est malsain.

— Mais, bon Dieu, à quoi veux-tu que je pense ? Faut pourtant bien que ce soit à quèque chose !

— Cours pas. Je vas te l'apprendre. Tu ne

dois penser qu'à ce qu'on fait, là où tu es, à l'armée. Un point. Droite ! Alignement. Fixe ! Et pour ça, tu ne dois être en esprit et en poitrine qu'ici, sur le terrain. Pas ailleurs. Puis veux-tu que je te dise une chose, qui va te contrarier... tant pis ?

— Dis, voir.

— Eh ben, ton village, ta maison, ta femme, ton gars, la mienne, le mien, tous ceux de là-bas qui sont à s'embêter et à nous envier, ils font comme je te demande, ils ne pensent pas.

Oh ça ! par exemple ! C'est pas vrai. Ils pensent tous à nous, oh ! là ! là !

— Ils s'en défendent. Et ils ont raison.

— Mais qu'est-ce que tu me contes ? Pourquoi feraient-ils ça ? Ils ne nous aiment donc plus ?

— Ce que t'es serin, par intervalles ! Mais, gros bête, c'est justement parce qu'ils t'aiment et qu'ils t'espèrent qu'ils veulent t'oublier. S'ils se laissaient couler à reluquer de ton côté, à se pencher sur ton portrait et à prendre la plume pour gémir, ils ne pourraient plus achever la moisson, la rentrer, soigner les marmots, le bétail. Ils se languiraient et tout ficherait le camp. Et ça en est de même du haut en bas de la machine. Les enfants ne pensent pas aux parents, les parents ne pensent pas aux enfants. Ça n'est pas perdu pour ça... mais c'est enfermé dans le fond du coffre. On sait que ça y est. Ça

suffit. Sans quoi, songes-tu un peu ? nos officiers ! nos généraux ! l'état-major ! tous les grands chefs, qui en ont aussi du petit pays et de la jolie famille dans le cœur, sous leurs galons et leurs croix ! songes-tu, s'ils pensaient, de leur côté, s'ils regardaient en dedans... ce qu'ils auraient la tête à eux pour commander, parer au grain, mijoter la victoire ? Ah ! là ! là ! Ça serait du coquet ! Mais c'est des braves. Et en plus, des hommes capables ! Tout cesse pour eux. N'y a que le devoir présent. Eh bien ! nous, les soldats, faut être pareils, faut rendre à nos chefs, les aider, se mettre avec eux d'amitié, rien qu'avec eux, jusqu'au cou ! On est ici pour être vainqueur et ne penser qu'à ça ! Y penses-tu ?

— J'y pense.

— Tope. T'es vacciné.

HENRI LAVEDAN,

de l'Académie française.
